

LUCIE CASTEL

QUAND LA VIE
S'EN MÊLE

TOME 1 - ADÈLE



SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES


CHARLESTON


CHARLESTON
POCHE

LUCIE CASTEL

QUAND LA VIE S'EN MÊLE TOME 1 – ADÈLE

Lorsque sa grand-mère bien-aimée décède, c'est tout l'univers d'Adèle qui s'effondre. Comment avancer après avoir consacré dix ans à l'accompagner dans sa maladie ? Mais les dernières volontés de Mahaut sont claires : Adèle doit commencer à vivre, vraiment.

Une formation de jardinier-paysagiste en poche, elle s'installe à Luserne, une petite ville du Sud, bien décidée à faire la connaissance de Lucien Vidal, le grand amour perdu de sa grand-mère. Malgré la méfiance que ne manque pas de susciter l'arrivée d'une étrangère dans la bourgade endormie, elle trouve un emploi au cimetière du village et se crée rapidement un petit groupe d'amis joyeusement décalés et hauts en couleur.

Mais le jour où le cimetière est vandalisé et où des lettres anonymes accusant les habitants les plus respectables des pires comportements sont placardées sur les tombes, Adèle et ses nouveaux amis sont vite pointés du doigt...

**Un roman pétillant et rempli d'humour,
porté par des personnages attachants et singuliers.**

Lucie Castel a déjà écrit plusieurs comédies romantiques à succès, ainsi que des polars sous le pseudonyme d'Oren Miller. Son premier roman, *Pas si simple*, a conquis de nombreux lecteurs en France et à l'étranger. Elle anime également des ateliers sur l'écriture et l'édition.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-007-8



9 782385 290078

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

De la même autrice, aux éditions Charleston

Comment bien rater son mariage à Noël, 2021

Toutes les vies d'Alice, 2023

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Ouvrage publié avec le concours de l'agence Kalligram.

ISBN : 978-2-38529-007-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucie Castel

QUAND LA VIE S'EN MÊLE

TOME 1 : ADÈLE

Roman


CHARLESTON
POCHE

CHAPITRE 1

« Comment définir le réel ? Ce que tu ressens, vois, goûtes ou respires ne sont rien que des impulsions électriques interprétées par ton cerveau. »

Matrix, 1999.

Je dévisage Grégory en essayant de ne pas rire. Un rire jaune, bien sûr, quasi fluo. Lui, une tringle à rideaux d'un mètre quatre-vingt-dix au teint cireux, mais à la rangée de dents blanches impeccables, évite mon regard. On doit composer un joli tableau qui mettrait en scène deux ahuris ne sachant pas quoi faire d'eux-mêmes. Heureusement, aujourd'hui, il n'y a pas foule au cimetière.

— Je veux être sûre d'avoir compris, finis-je par dire, tu me quittes le jour de l'enterrement de ma grand-mère, c'est ça ?

— Je... Je suis désolé.

Personne n'a dû expliquer à ce garçon que les jours où on dit adieu à un être cher, on doit respecter comme une sorte de trêve. On baisse la tête, on se recueille et on ne fait pas chier.

À quelques mètres de nous stagne une grappe de vieilles personnes qui chuchotent des banalités sur la défunte. Le ciel est bas et, des stèles au gravier du sol jusqu'aux visages autour de nous, tout est d'une seule couleur : gris. Je sens l'air qui s'alourdit d'humidité de minute en minute, il ne manque plus que la pluie pour que la fête soit pleinement réussie. Je fais un immense effort pour me concentrer, et je reprends :

— *Désolé* pour quelle partie de l'histoire exactement ?

— Tu tournes toujours tout en dérision, soupire-t-il. À la fin, je ne sais plus ce que je voulais te dire.

— Tu me quittes parce que j'ai trop de répartie ?

— Tu vois ? Tu recommences.

Il change de pied d'appui et moi, je me demande pourquoi je remarque ce détail. Je fixe ses lèvres presque inexistantes avec autant d'attention que si je devais lire dessus.

— On ne va pas se raconter d'histoires, Adèle, toi et moi, ça ne fonctionne pas. Il n'y a pas d'étincelles entre nous, tu vois ce que je veux dire ? C'est sans passion, glacé.

Un bruit ténu de marteau piqueur parvient jusqu'à nous. La municipalité refait l'allée principale du petit cimetière de Tassin-la-Demi-Lune, autour du monument aux morts. Ma grand-mère repose à l'extrémité sud, là où sont rassemblés les caveaux des vieilles familles lyonnaises dont la tradition veut que les morts s'entassent dans un lieu exigü, quand, dans la vie, un monde les sépareit souvent.

— Est-ce une si mauvaise chose d'être *sans passion* ? je demande. Quand c'est trop chaud, ça brûle aussi.

— Sois sérieuse, une fois au moins.

Dans un lieu pareil, comment peut-il douter de mon sérieux ? Dès qu'on passe le portail grinçant de ce genre d'endroit, on signe pour un unique forfait : morts, tombes, proches affligés... et sérieux.

— D'accord, alors la passion, c'est quoi ? À part des crises de larmes et des drames ? Je ne te comprends pas, je croyais que tout allait bien entre nous. Nous avions même prévu de partir en vacances cet été. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu te sentais mal dans notre relation ?

— Adèle, nous nous voyons une fois tous les quinze jours ! Tu passes, enfin, tu passais, tout ton temps avec ta grand-mère. Et quand on finissait par être ensemble, tu n'étais pas vraiment là, avec moi, mais encore avec elle.

Mes dents grincent.

— Du coup, comme elle est morte, ça rend ta crise de jalousie un peu obsolète, non ?

Grégory soupire. Avant de démarrer cette conversation, je n'avais qu'une envie : me blottir contre lui, prendre sa chaleur et son affection et qu'elles m'enrobenent comme un manteau. Maintenant, je voudrais l'ouvrir en deux et inverser la position de ses organes.

Autour de nous, le vide. La grappe de vieilles femmes a disparu, et ne subsiste aucun témoin de notre échange qui pourrait me rassurer et me dire que je ne suis pas folle de trouver ses propos déplacés. Personne pour lui dire de la boucler et de me laisser profiter du privilège insupportable d'avoir enterré le dernier membre encore en vie de ma famille.

— Tu te moques, encore. Avec toi, je me sens continuellement rabaissé.

— Pardon de manquer d'empathie et de compréhension. C'est toutes ces stèles écrasant tous ces cadavres autour de nous, ça me rend nerveuse, pas toi ?

Peut-être qu'en effet, les circonstances me rendent plus caustique que d'habitude. Et plus vindicative aussi, parce que l'image de Grégory au fond d'un trou creusé à la va-vite commence à devenir de plus en plus précise dans mon esprit.

— Je sais qu'aux yeux des autres, je vais passer pour un enfoiré de te quitter le jour de l'enterrement de ta grand-mère...

Ai-je bien entendu ? J'éprouve la sensation déplaisante de participer à une conversation qui n'aurait pas démarré en même temps pour nous deux. J'ignore depuis combien de temps Grégory parle de nos problèmes de couple, mais apparemment, ça remonte à bien avant aujourd'hui. Je tente d'attraper les mots qui sortent de sa bouche pour les remettre dans le bon ordre et comprendre ce qui se passe.

— ... mais je pense que ce serait hypocrite de rester avec toi durant ton deuil juste par pitié, poursuit-il sur le ton désincarné des voix qui annoncent l'entrée des trains en gare. Tu as besoin de personnes sincères autour de toi qui sauront porter avec toi ta douleur. Moi, c'est au-dessus de mes forces.

Ma douleur, parlons-en ! Elle m'appartient et je ne veux la donner à personne d'autre. Elle est le lien qui me raccroche à ma grand-mère, le vestige de notre histoire. On ne retient jamais l'envol des morts, pas même en les encapsulant dans des cercueils ou des urnes. Mais la tristesse, elle, reste. On peut s'appuyer sur elle, elle donne du sens au

passage des êtres sur Terre. Grégory se trouve à des années-lumière de ce que je veux.

— J'aurais vraiment voulu être celui qu'il te faut, continue-t-il, plus pour se faire plaisir que pour son auditoire. J'ai essayé, mais je sais que tu ne m'aimes pas. Je pense même que tu ne m'as jamais aimé. En vérité, Adèle, dans ta forteresse, il n'y a de place que pour ta grand-mère, et moi, je n'ai pas l'âme d'un conquérant.

Je l'observe enchaîner ses métaphores foireuses tandis que la bruine commence à brouiller les traits de son visage. J'essaye de me souvenir quel charme j'ai pu lui trouver, deux ans plus tôt. Son sourire, peut-être. Et il aimait la saga *Alien*, c'était de bon augure. « Je pense que tu ne m'as jamais aimé. » Tandis qu'il continue à déblatérer sur ce qui me fait défaut, ses mots tournent dans ma tête. Au fond de moi, une petite voix chancelante et encore timide me murmure qu'au milieu de son étalage de banalités se cache peut-être un peu de vérité...

J'ai rencontré Grégory dans mon magasin de bandes dessinées préféré, une boutique presque aussi vieille que la place des Terreaux elle-même. Nous voulions le même numéro d'un *Doctor Strange*, la boutique gérait mal ses stocks, il n'en restait plus qu'un seul exemplaire. Il a plaisanté, je ne l'ai pas trouvé drôle, mais il avait de la personnalité. C'était facile de le laisser me faire la cour. Il a pris son temps, ça m'a laissé tout le loisir de voir en lui l'opportunité de cocher enfin la case de la normalité. La fameuse case qui vous fait entrer dans la *norme* sociale, celle qui vous évite les regards en biais, les moqueries, les jugements de valeur parce que vous ne correspondez pas tout à fait aux attentes de la

société quand vous êtes une jeune femme blanche hétérosexuelle dans la vingtaine.

Grégory finit par se taire. Ses yeux arrondis, dont l'expression me paraît soudain dépourvue d'humanité, restent fixés sur moi. Nos mutismes respectifs s'éternisent, la bruine se mue en pluie. J'imagine lui tourner les talons et le planter là avec une superbe dignité, une de celles magnifiées par le cinéma hollywoodien des années 1950.

Hélas, je reste aussi immobile qu'une souche. Il lâche un énième soupir – je remarque seulement maintenant à quel point ce garçon soupire – avant de passer à côté de moi en frôlant mon épaule et de s'éloigner vers la sortie du cimetière. Finalement, c'est lui qui me tourne le dos et me plante là, sans me jeter un regard, sans le dernier coup d'œil en coin qui, dans les films, met élégamment un terme à une relation qui a compté. Et moi, je l'observe jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière une rangée de tombes. La pluie, en s'écrasant sur le marbre des stèles, produit un crépitement hypnotique qui n'aide pas à me sortir de ma léthargie.

C'est l'arrivée d'Aline qui finit par me tirer de ma stupeur. Ou plutôt sa main lourde et raffermie d'affection maternante qui se pose sur mon épaule, laquelle s'affaisse de plusieurs millimètres. Aline a soixante-trois ans, la démarche vacillante d'un pingouin et le visage aussi rond et granuleux qu'une orange. Ma grand-mère et elle étaient amies depuis une éternité et, aussi loin que remontent mes souvenirs, elle a toujours fait partie de ma vie.

— Je rêve ou ce petit con vient de te quitter ? demande-t-elle en fronçant ses sourcils teints en roux pour un obscur objectif de mode.

D'origine sicilienne, Aline ne supporte pas qu'on fasse de la peine aux gens qu'elle aime. Sans vouloir tomber dans le cliché, je pense qu'elle possède quelques liens avec la mafia. Un été, le nouvel apprenti boucher de notre quartier, un gamin de dix-neuf ans aussi futé qu'une table basse, a fait une blague de très mauvais goût sur son physique. Il est parti un jeudi à midi et personne ne l'a plus jamais revu. Cette année-là, Aline n'a pas cessé de dire qu'elle avait passé un merveilleux été.

— Si ce n'est pas ça, c'est super bien imité, dis-je en reniflant.

— Je ne l'ai jamais aimé. Combien de fois l'ai-je répété ?

En fait, ce qu'Aline a formulé ressemblait plutôt à : « J'ai bien cru que tu ne te caserais jamais, ma petite. Béni soit cet homme qui te supporte », mais qu'est-ce que ça change ? J'essuie l'eau sur mon visage et dégage mon front des mèches s'y trouvant collées. Nous voici seules au bord de la tombe, et les lieux désertés ainsi que l'atmosphère creuse nous déconnectent du temps.

— Elle va tellement me manquer, souffle Aline, guère plus gênée que moi par la pluie. Elle était si exceptionnelle.

— Je suis d'accord.

Elle crochète mon bras et le presse contre son corps moelleux. L'émotion me submerge seulement maintenant. J'aurais dû avoir épuisé tout mon stock de larmes en dix années d'observation de chimios, de PET-scans, de récidives, de mines désolées des cancérologues et d'organes bouffés les uns après les autres par ce putain de crabe. Dix ans de lutte contre l'apocalypse cellulaire qui disloque l'intérieur du

corps et chaque jour, les traitements qui rythment l'avancée vers la fin, comme un métronome dégueulasse. Et pourtant, je peux encore pleurer.

Je ne me souviens pas des propos du prêtre lors de l'oraison funèbre. La foi n'est jamais d'aucune utilité, mais mamie pensait le contraire. Aline s'est chargée de cette partie de l'enterrement qui m'a laissée de marbre. Rien de ce que pouvait dire cet inconnu en robe qui parlait au nom d'un dieu tout aussi étranger n'avait de sens, car personne ne la connaissait mieux que moi. À la fin de la cérémonie, Aline et moi nous sommes postées à la sortie de l'église – aussi grise, froide et humide que le cimetière – pour recevoir les condoléances de chacun. « C'est un soulagement pour elle aussi », « Elle ne souffre plus, à présent », « Maintenant, tu es libre ». Comme si j'avais été enfermée ! Ou plutôt : oui, je l'ai été. Mais j'aimais ma vie de recluse avec elle, j'aimais nos rituels, j'aimais notre passion pour le cinéma et pour le thé. Elle et moi dans notre magnifique vieille maison, et le reste du monde qu'on laissait sur le palier.

J'éternue, Aline aussi, et quand l'eau s'infiltré jusque dans nos culottes, nous convenons de quitter le cimetière. Elle me demande si je souhaite qu'elle m'accompagne jusqu'à la maison. Je décline. Je ne veux pas être seule, mais recevoir quelqu'un chez nous, maintenant, est au-dessus de mes forces.

L'un des fils d'Aline, celui qui ressemble à un grizzli, grand spécialiste des bonsaïs, attend dans sa voiture au coin de la rue. Le trajet qui me ramène chez moi dure moins de vingt minutes, mais il me semble bien plus court. Après les avoir mille fois rassurés sur le fait que je ne vais pas mettre la tête dans

le four dès que j'aurais mis les pieds dans la cuisine, je parviens à quitter le véhicule. J'ouvre le portique. Il grince bizarrement, on dirait le ricanement d'une vieille sorcière. Depuis quinze ans, ce son nasillard et tremblotant accompagne la promesse quotidienne du bonheur.

La maison de ma grand-mère (*non, la mienne à présent*) est nichée au fond d'un cul-de-sac dans une ruelle du quartier du Point-du-Jour. Elle s'y trouve bien cachée depuis 1897 et charme les passants qui se trompent de croisement – la pharmacie est une rue plus loin – avec autant d'histoires de familles que de fantômes.

Je pousse la porte d'entrée et le silence se jette sur moi avec tant de violence que je recule. J'ai envie de fuir. Bien sûr, je n'ai nulle part où aller, parce que depuis l'âge de dix ans, je vis cachée derrière les jupons de ma grand-mère. Il faut dire que ce sont les seuls qui m'ont accueillie. Plus de père, pour ainsi dire pas de mère, et une enfant poussant de travers à cause du poids des blessures parentales. Il y a mieux comme argument d'adoption. Mais mamie n'a pas hésité à me prendre en charge quand plus personne ne le faisait. Et j'ai été heureuse. Ici, entre les murs de cette demeure familiale, à regarder des milliers de films et comprendre le monde à travers les réalisateurs, les acteurs et les effets spéciaux. C'était un paradis. *Mon paradis* de recluse.

Maintenant, je crie de toutes mes forces :

— Tu avais dit que nous avions du temps ! Que tu partirais quand je serais prête !

Ma voix claque et ébranle le mobilier. Les sanglots se bousculent contre ma gorge. Suis-je en colère, ou triste, ou les deux ? Pourquoi ces sentiments me

submergent-ils maintenant ? Pourquoi pas quand elle est morte ou quand le médecin a annoncé qu'elle était condamnée ?

— Que veux-tu que je fasse toute seule ? Notre univers, c'était toi et moi ! Pas juste moi !

Je tombe à genoux sur le tapis de l'entrée. Privée d'envie, d'énergie. Privée d'elle. Je la déteste. Et je me déteste encore plus de ne pas me montrer plus digne de nous. J'entends encore le son de sa voix chevrotante me faire promettre d'être forte. Bien sûr, je lui ai dit tout ce qu'elle voulait entendre. J'aurais fait n'importe quoi pour qu'elle continue de me parler. Le pire, c'est que je pensais ce que je disais. Je serais digne, je saurais quoi faire de ma vie et je poursuivrais ma route avec le souvenir merveilleux de nos nuits à regarder tous les *Star Wars*. Ces derniers mois, j'ai dit beaucoup de conneries. J'ignorais que sa mort allait à ce point mettre mon cœur en pièces et éparpiller les morceaux. J'avais déjà vécu deux deuils, j'étais censée gérer celui-là aussi.

Mamie est la première personne à m'avoir aimée, moi. Pas parce qu'elle y était obligée, pas parce que c'est *naturel*, ou *normal*, juste parce que c'était moi. Et la vérité, c'est qu'à présent, je n'ai aucune perspective, aucun plan B, aucune brillante idée à mettre en place. Et je suis tout sauf *digne*.

À la place, je reste à chialer sur un tapis élimé – on n'a jamais rien voulu changer dans cette maison – en criant sur le fantôme du seul être qui ait jamais compté pour moi. Je m'allonge à même le sol et le son de mes pleurs me reconforte parce qu'il gagne contre le silence.

L'épuisement nerveux m'assomme et je sombre. Toutefois, des cauchemars finissent par me tirer

d'un sommeil paralysant. Tantôt je manque d'air, tantôt je me noie. Des images m'assaillent : j'ai dix ans, papa vient de mourir de chagrin, et j'appelle maman. Je sais qu'elle ne m'entend pas, elle s'est enfuie loin de cette vie qu'elle haïssait, loin de papa, loin de moi, à l'autre bout du monde. Et je crie quand même son nom. J'ai vingt-cinq ans et j'appelle encore, cette fois, c'est mamie. Personne ne me répond. Et entre les deux un trou noir, comme si on m'avait pris tous mes souvenirs.

Il est 4 heures du matin quand je parviens à émerger complètement. Je me redresse, mon corps est aussi douloureux que s'il avait pris des coups. Je me rends dans la cuisine, ouvre le placard, sors une bouteille de whisky – il me semble, mais ça n'a guère d'importance – et m'en verse un bon verre que j'avale d'une traite. La sensation est horrible, mais je la sais efficace. Quand la brûlure dans ma gorge aura cessé, l'abrutissement me prendra à nouveau. Je me traîne jusqu'au salon. Le lit médicalisé de mamie se trouve toujours là, comme si rien ne s'était passé. Les multiples bips de la machine résonnent encore en moi. Je me laisse choir sur le canapé et garde les yeux fixés au lit aussi longtemps que je peux avant de m'assoupir à nouveau.

CHAPITRE 2

« J'aime mieux le mal que tu me fais
que le bien que me font les autres. »

Les Enfants du siècle, 1999.

— **A**dèle ! Ouvre-moi, je sais que tu es là !
Tout va bien ?

Aline frappe-t-elle contre ma porte
ou contre mes tempes ? Je tente de remuer, mon
corps est tout ankylosé, si bien que j'ai un doute
quant au fait d'être encore endormie ou non.

— Adèle !

Mes tympanes vibrent. Je suis réveillée, aucun
doute là-dessus.

— Oui ! Oui ! J'arrive !

— C'est Aline !

Sans rire. Inutile de le dire en ultrasons.

La mise sur pied s'avère une entreprise délicate.
Je titube comme une alcoolique au bord du coma
mais je parviens à traîner ma carcasse jusqu'à l'en-
trée. Quand j'ouvre, Aline me dévisage avec autant
de panique que de reproche. Elle tient un gros sac
dans ses bras. Je la scrute, les yeux en fente.

— Cake au citron ? dis-je avec une voix de chauffeur routier qui tourne à trois paquets de gauloises sans filtre par jour.

— Évidemment ! s'offusque-t-elle en me poussant pour entrer.

Je ne sais pas si tous les Siciliens fonctionnent ainsi – je n'ai jamais quitté Lyon – mais Aline pense que la nourriture est une réponse universelle à toutes les questions, y compris celles qu'on ne se pose pas. À force, j'ai fini par être d'accord avec elle. Elle et mamie se sont rencontrées il y a presque trente ans, quand Aline a déménagé de Marseille pour s'installer au Point-du-Jour, quartier chic de la banlieue ouest de Lyon. Entre les deux femmes, ça a été le coup de foudre amical, du moins c'est ainsi que me l'a rapporté ma grand-mère. Pourtant, il n'y a pas plus éloigné comme caractère et origine sociale. Ma grand-mère faisait partie de la haute bourgeoisie, tandis qu'Aline est issue d'une immigration laborieuse et exsangue. L'une était cynique, froide et un brin snob quand l'autre est affectueuse, généreuse et confiante. Pourtant, la magie a opéré.

Je la suis dans ma propre cuisine tandis qu'elle sort deux assiettes, des couverts ainsi que des tasses avec autant d'assurance que si elle était chez elle. Lors des premiers séjours de mamie à l'hôpital, Aline s'installait dans une de nos chambres d'amis pour s'occuper de moi. Elle a deux fils, mais je la soupçonne d'avoir vu en moi la fille qu'elle a toujours regretté de ne pas avoir enfantée.

— Comment tu te sens, ma pauvre petite chérie ?

— Comme digérée par un gros animal et vomie ensuite.

Je m'affale sur la chaise.

— C'est bien normal, dit-elle en posant devant moi une tasse de thé fumante. Il va falloir du temps.

Moi, je sais bien que le temps ne fera rien à l'affaire. Mais je retiens mes mots, et pour éviter de sombrer de nouveau, j'essaye de me concentrer sur des choses sans importance.

— Je passerai tout à l'heure au funérarium récupérer les gerbes, et je te les apporterai.

Trois énormes compositions florales ont accompagné mamie vers sa dernière destination. Comme j'ai autant la main verte qu'un camion-citerne, je préfère les faire adopter par quelqu'un qui ne les masacrera pas. De l'extérieur, on pourrait se demander ce que ma grand-mère a pu faire – ou ne pas faire – pour avoir si peu d'amis présents le jour de ses funérailles. La raison est simple : elle est morte pendant dix ans. L'agonie n'aide pas à se faire des amis, encore moins à les garder. Au début, ils tiennent bon et vous rendent visite, puis la vie les détourne du malheur. Petit à petit, le cercle des proches se réduit jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une ou deux personnes et quelques aides à domicile immunisées contre l'ombre de la mort. Cependant, mamie et moi nous suffisions à nous-mêmes. Elle ne pouvait pas sortir, et moi, je n'en avais nulle envie.

Le silence s'installe dans la grande cuisine au carrelage en damier et aux murs sombres, typique des années trente, date à laquelle la maison a été entièrement rénovée. Je sais de quoi Aline veut me parler et si je n'étais pas au fond du trou, je sourirais intérieurement de la voir autant tourner autour du pot.

— Bien sûr, finit-elle par dire, c'est encore prématuré, il faut te laisser digérer tout ça, mais est-ce que tu as une idée de ce que tu veux faire, ensuite ?

Quand j'ai eu quinze ans, j'ai compris deux choses : mamie n'irait jamais mieux et mon temps avec elle était compté. Une fois mon bac en poche, alors que mes camarades traçaient des plans universitaires sur la comète, je me suis consacrée à elle parce que je savais que les méchants crabes allaient finir par me l'enlever prématurément. Pour un regard extérieur, je sacrifiais ma jeunesse, mais je ne voyais pas les choses comme ça. Mamie possédait assez de culture pour nourrir ma curiosité intellectuelle, et le septième art assez de richesse pour ouvrir grand mon horizon.

Comme je ne réponds pas, Aline se sent obligée de poursuivre :

— Tu étais douée à l'école, tu as eu ton bac avec mention. Tu pourrais peut-être reprendre tes études. Enfin, tu feras bien comme tu veux, l'essentiel c'est de ne pas te précipiter.

— Mais d'y penser quand même. D'y penser dans la lenteur, quoi.

— C'est que je m'inquiète pour toi. Pendant des années, ta vie a tourné autour de Mahaut. Et maintenant, tu te retrouves...

— ... sans rien. Tu sais, on a vu le même épisode, ne te sens pas obligée de m'en faire le résumé.

— Ne dis pas ça. Tu as plein de choses au contraire.

— Oui, on a une ménagère avec quarante-huit pièces en argent, c'est énorme, je suis d'accord.

— D'abord, tu es à l'abri du besoin, poursuit Aline en ignorant mon sarcasme, comme elle le fait toujours, et ensuite tu m'as, moi.

— Et tes cakes au citron. N'oublie pas les cakes au citron.

Aline prend ma réponse pour une invitation et me ressert une tranche, alors que je n'ai pas touché à la première.

— Écoute, me confie-t-elle enfin, l'air embêté, je pensais que c'était encore trop tôt, mais je crois que je vais te la donner quand même.

— Tu as fait une tarte aux pommes ? C'est en effet trop tôt pour une tarte aux pommes.

Aline extrait de son sac une grosse enveloppe de papier kraft. Un violent frisson fait trembler ma colonne. D'instinct, je me raidis, et elle se met à bafouiller :

— C'est... C'est...

— Une enveloppe.

— S'il te plaît, ne m'interromps pas. Ça vient de Mahaut. Elle me l'a confiée juste avant de... vers la fin. Elle m'a demandé de te la donner quand je penserais que ce serait le bon moment. C'était bien elle, ça ! Comment je peux savoir si c'est le bon moment ou non ? Elle n'allait jamais au bout de ses explications. Moi, après, j'ai peur de faire une bêtise. Le bon moment, en plus, ça veut tout dire et...

Je mets un terme à sa panique en lui serrant la main avec tendresse.

— C'est le bon moment.

— Tu en es sûre ?

— Ne transforme pas mamie en ectoplasme coléreux qui jugerait ce que tu fais. Les morts ne sont que des vivants qui partent. Ils restent eux, simplement, ils sont hors réseau.

— Parfois, Mahaut était un peu coléreuse.

Nous nous mettons à sourire en repensant aux infirmières inexpérimentées que mamie mettait un point d'honneur à *former*. « Si elles survivent avec

moi, elles pourront tout faire. » L'éducation par la sélection des plus forts, c'était l'un de ses crédos. Dans son esprit, elle leur rendait service.

Aline se résout à me tendre l'enveloppe. Mes mains tremblent. Je fais la maligne – je fais toujours la maligne – pour cacher le fait qu'à vingt-cinq ans, je ne suis toujours qu'une enfant apeurée et prête à tout pour qu'on l'aime. Aline ne s'attend pas à ce que je l'ouvre devant elle, aussi change-t-elle de sujet en parlant de quelque chose que je n'écoute pas. Je me laisse bercer par sa voix qui emplit la pièce et ramène un peu de routine dans une maison qui ne sera plus jamais comme avant. Elle se force à me quitter une heure plus tard. Je la raccompagne jusqu'au portique, et quand je rebrousse chemin, la demeure familiale ne me paraît déjà plus la même. Cette immense maison bourgeoise de la fin du XIX^e toisant la ruelle de ses quasi trois étages en pierres denses et sombres ne me semble plus aussi hospitalière.

Une fois de retour dans le salon encombré des babioles, meubles et tapis des générations précédentes – dans la famille, l'instinct de conservation confine à l'obsession –, je me décide à ouvrir l'enveloppe. Comme mamie me l'a enseigné, je ritualise mes gestes. Je me ressers une tasse de thé que je pose sur le plateau de bois usé que j'utilise à cette fin depuis plusieurs années. J'y ajoute deux sucres et mets une serviette pliée en triangle dessous. Je prends place sur mon fauteuil, avale une grande goulée d'air et décachette l'enveloppe. Au dehors, un coup de tonnerre claque et la pluie crépite plus fort contre les vitres.

Dans l'enveloppe se trouve une épaisse pochette cartonnée dont les bords jaunis et tachés révèlent

l'ancienneté. J'y découvre un empilement de documents divers, des photos, des catalogues publicitaires, des papiers administratifs ou encore des lettres. Je ne comprends pas ce que j'ai entre les mains et cela me surprend venant d'elle. Mamie a toujours été très organisée, et quand elle ne pouvait plus pratiquer cette vertu elle-même, elle l'imposait à l'aide à domicile – la sainte aide à domicile – qui me prêtait main-forte deux fois par semaine. Or, ce que j'ai devant moi ressemble au contenu d'un fond de tiroir que personne n'a rangé depuis des années.

J'étales le contenu sur la table basse en respectant l'ordre d'empilement dans la pochette. La première chose dont je m'empare est une liasse de lettres. Je souris en pensant à tous les films que mamie et moi avons vus et qui commencent par cette sorte de jeu de piste. À croire qu'au moment de mourir, on est tous pris d'une furieuse envie d'avoir le dernier mot. La première lettre ainsi que les suivantes viennent de la même personne, un certain Lucien Vidal. Ce nom fait aussitôt remonter un tas de souvenirs.

En 1922, dans le village fortifié de Luserne, non loin d'Argelès-sur-Mer, le tout jeune Lucien ne se doute pas qu'en sortant de l'église, il va tomber sur l'amour de sa vie. Ce dernier lui apparaît sous les traits d'une magnifique brune aux yeux gris du nom de Mahaut. Ils sont si profondément bouleversés par cette rencontre qu'ils se dévisagent un long moment sur la place centrale. Ce coup de foudre n'échappe à personne, surtout pas aux parents de Mahaut.

Mamie m'a raconté cette scène des milliers de fois, tellement que je pourrais en décrire chaque détail comme si je l'avais vécue moi-même. Pendant plus de deux ans, Lucien et Mahaut se sont aimés

à distance comme on savait le faire à cette époque. Ils se sont écrit des promesses éternelles, des déclarations enflammées, jusqu'à ce que les parents de Mahaut mettent un terme à ce flirt jugé en dessous de leur condition. Et en ce temps-là, m'expliquait mamie, on ne contrariait pas sa famille. Mamie s'est mariée quatre ans plus tard avec un autre, l'a suivi à Lyon et a eu un fils. Un jour, elle m'a confié qu'on pouvait se satisfaire d'un demi-bonheur, si on avait la certitude que rien n'aurait pu rendre possible le plein bonheur. Ce jour-là, dans ses yeux, j'ai vu le mensonge, mais je me suis tue. La vérité est que je n'ai jamais connu une telle passion, et je ne vois pas ce que j'aurais pu répondre de vraiment pertinent. L'image de Lucien ne l'a cependant jamais quittée, elle s'est figée en elle, et chaque fois que nous visionnions un film romantique avec pour sujet des amours perdues, manquées, contrariées ou empêchées, je surprenais une larme discrète, qui n'avait rien à voir avec la qualité du jeu des acteurs.

Tout devient clair. Ce qui se trouve dans cette pochette, ce sont les souvenirs les plus précieux de Mahaut. Je presse les lettres contre moi et ne peux m'empêcher de me demander si Lucien est encore en vie, si lui aussi a vécu un demi-bonheur et s'il possède une pochette avec des lettres d'une jeune femme pleine d'une affection socialement interdite.

Je tire ensuite un document à caractère administratif. Il date de 1946 et mentionne l'inscription à un stage professionnalisant destiné à créer des compositions florales. Je tombe des nues. Mamie avait-elle envisagé d'être fleuriste ? Elle n'a jamais travaillé ni même évoqué une quelconque ambition dans ce domaine. Mon père possédait une santé fragile

qui a consommé toute son attention, et grand-père gagnait assez d'argent pour qu'elle ne s'en soucie pas. Je poursuis mon exploration. Je tombe sur des extraits de petites annonces pour être vendeuse pour des magasins de fleurs, et une concernant la cession d'un local commercial. Chaque texte est entouré d'un cercle noir un peu baveux. Puis se succèdent des pages de publicité arrachées à des catalogues portant sur le même sujet : l'Égypte. Mamie se passionnait pour la mythologie égyptienne, et je sais qu'elle rêvait de voir les pyramides, mais j'ignorais que cette envie remontait à si loin. Le reste des documents fait référence à des spectacles et des événements auxquels, j'en suis certaine, elle n'a pas assisté.

Et soudain, je comprends.

Plus que des souvenirs chers à son cœur, cette pochette est un condensé de rêves empêchés. La compilation des aventures que la vie lui a refusées, ou plutôt qu'elle s'est interdites. La culpabilité serre mon cœur. Évidemment, je suis en partie responsable. À un âge où elle aurait pu enfin vivre pour elle, il lui a fallu s'occuper d'une enfant dont personne ne voulait.

Le dernier document de la pochette est une enveloppe blanche au papier récent. Son *dernier* message. Mamie aimait conclure. Je découvre une courte lettre manuscrite. L'écriture est tremblante, elle a dû la rédiger cet hiver, quand elle pouvait encore s'asseoir et se servir de ses mains. Je sais que ce sera l'ultime fois que nous communiquerons.

Ma petite-fille adorée,

Sois l'héroïne d'un grand film. Je suis merveilleusement installée pour le regarder.

Mamie.

PS : tu as beaucoup de choses à faire, pleurer n'en fait pas partie.

Et comme toujours avec mamie, tout prend sens.
Je sais ce qu'elle veut que je fasse : ouvrir grand
les portes de la maison et me jeter dans la vie.
Tout ce que je n'ai jamais voulu faire.